Manou – Marie-Antoinette F.

Ma mère est née en Amérique du Sud, à Santiago du Chili, comme je l'ai déjà mentionné. Elle fut nommée Jeanne, Miga, Lola. Mon grand-père Joseph voulut appeler sa fille Amiga, qui signifie « amie » en espagnol. Cependant, Amiga n'existait pas en tant que prénom, contrairement à Miguela par exemple. Ce prénom ne figure ni dans le calendrier, ni dans les listes de l'état civil. Toutefois, l'état civil du Chili accepta le prénom Miga, invention de mon grand-père, pensant qu'il s'agissait d'un prénom français. Plus tard, en France, les gens pensèrent qu'il s'agissait d'un prénom espagnol.

Ma grand-mère Claire emmena Miga, toute petite, voir sa propre mère Baptistine à Trinquetaille, en Arles. À cette époque, j'imagine que lorsqu'on faisait un voyage pareil, on restait quelques semaines, peut-être même un mois, ou plus. Au cours de leur séjour, mon arrière-grand-mère Baptistine décréta, comme elle avait une passion pour sa petite fille, que Claire ne devait pas la ramener en Amérique du Sud. Que c'était "un pays de sauvages" ! Et, je ne sais trop pourquoi, Claire accepta et Baptistine la garda. Cette dernière éleva Miga pendant plusieurs années. Claire repartit donc en Amérique du Sud sans sa fille. J'imagine qu'elle dut revenir la voir, mais c'était si loin ! Elle eut son deuxième enfant, c'est-à-dire Riquet, qui resta avec elle. Je suppose que Maman n'a pas dû beaucoup voir ses parents, ni même son frère, dans sa petite enfance. Elle ne manqua pas d'amour, cela dit. Mon arrière-grand-mère avait une grande affection pour la petite Miga. La petiote vécut avec ses tantes, les sœurs de ma grand-mère qui n'étaient pas encore casées.

Il faut se souvenir que ma grand-mère Claire, qui était l'aînée, avait dix-neuf ans lorsqu'elle se maria avec Joseph. Mon arrière-grand-mère était donc une jeune grand-mère qui avait peut-être la quarantaine quand elle eut la petite Miga. Maman resta ainsi plusieurs années avec sa grand-mère, qu'elle aimait beaucoup. Je crois qu'elle n'avait pas une grande complicité avec sa mère. C'est difficile d'aimer une personne qui n'est jamais là. Et la situation resta compliquée puisque, quelques années plus tard, lorsque Claire récupéra sa fille, Baptistine mourut peu après. Il est probable que Miga en a tenu sa mère pour responsable.

Mes grands-parents revinrent donc en France, à Paris. Mais mon grand-père, bien que vieillissant, avait toujours bourlingué et il avait encore un peu la bougeotte ! Il était donc souvent dans le Midi, notamment parce que l'un de ses fils avait acheté une compagnie d'assurances à Marseille.

Maman se retrouva à Paris et dut être assez contente de récupérer son frère. Je suppose que Joseph devait beaucoup aimer sa fille. Miga était sa seule fille après tout. Mais vu son âge, peut-être était-il plus un grand-père qu'un père pour elle ? La famille avait un train de vie bourgeois, avec des domestiques. Ma grand-mère Claire, qui aimait beaucoup voyager dans toute la France, partait sans complexe. D'autant, je présume, qu'elle n'avait pas eu tellement de liens avec sa fille. Alors elle s'en allait, et les enfants restaient, et il n'y avait pas de problème puisqu'il y avait les domestiques pour prendre soin d'eux. Ça devait être un mode de vie assez particulier. Et puis leur père était avec eux, quand il n'était pas dans le Midi.

Visiblement, ma grand-mère et mon grand-père ne vivaient pas vraiment ensemble. Claire devait plus ou moins tenir la maison à Paris. Mais elle avait une vie assez indépendante. Elle n'avait pas de métier, et sa grande passion, c'était l'aventure.

Il y avait Luxeuil où ils allaient pour les vacances.

Il me reste le souvenir d'une anecdote racontée, d'un été à Luxeuil qui se prolongea lorsque Maman s'y cassa la jambe. On dût lui demander son avis et elle dit "Moi je veux rester à Luxeuil !" Qui resta pour s'occuper d'elle ? Je n'en sais rien !

Concernant l'éducation de Maman, cela variait suivant l'endroit où elle était. Il faut dire une chose, c'est que Maman était une fille, et c'était encore une époque où les études d'une fille étaient vraiment considérées comme secondaires. Riquet faisait des études, bien sûr, ses parents estimaient que c'était important pour lui. Mais Maman, il fallait qu'elle soit assez cultivée pour pouvoir se marier, voilà tout. Quand elle était à Paris, elle était au Cours Désir. Déjà, c'est un nom, n'est-ce pas ! Le Cours Désir était une école privée où l'on apprenait aux jeunes filles de bonne famille tout ce qu'il faut pour être une maîtresse de maison accomplie. J'imagine qu'il devait y avoir des choses qui devaient être tout à fait facultatives comme les maths ou la science ! Mais pour le reste, pour ce qui est de savoir parler, écrire, recevoir, faire la révérence… Cela leur était enseigné. Je ne sais pas combien de temps Maman fréquenta le Cours Désir, mais j'imagine qu'elle ne devait pas être souvent là, puisqu'ils étaient fréquemment ou dans le Midi, ou à Luxeuil.

Quelques années plus tard, Maman rencontra Papa, en tomba amoureuse et l'épousa. J'arrivai moins de deux ans après leur mariage.

Papa et Maman étaient deux extrêmes. Papa était très intelligent mais très rigide et sans aucune diplomatie. Maman avait une intelligence à elle, très subtile, très compréhensive pour ce qui était des autres. Je pense qu'elle comprenait beaucoup mieux ses enfants que son mari.

Enfant, j'avais une petite poupée que ma marraine Monique m'avait offerte, avec des petits vêtements tricotés au crochet. L'ensemble était charmant, la poupée ne devait pas faire plus de quinze centimètres. Un jour que je ne trouvais plus ma poupée, Maman me questionna, m'aida à comprendre où je l'avais perdue. Nous nous rendîmes compte que je ne l'avais plus depuis que j'avais joué avec une petite voisine. Maman comprit tout de suite que la petite avait gardé ma poupée. Elle me prit par la main et m'emmena chez la voisine, qui de surcroît était notre femme de ménage. Très élégamment, elle dit « Je viens pour chercher la poupée que Manou a prêtée à votre fille ». Naturellement, la voisine appela sa fille et lui demanda de restituer la poupée, ce que la petite fit, bien sûr ! Si on avait dit à cette enfant « Tu as pris la poupée ! », elle aurait nié, évidemment. Mais vu les circonstances et l'absence d'accusation, elle était bien obligée de la rendre !

Ça, c'était Maman. Elle était fine. Il y a d'autres occasions comme celle-là où je me suis dit : « Quand même, c'est quelqu'un, Maman ! », mais les petites anecdotes disparaissent avec le temps. Elle écrivait plus qu'elle ne parlait, et lorsqu'à son décès je récupérai de nombreuses lettres de sa main, plusieurs m'émurent ou me firent rire, comme cette lettre à son demi-frère Armand, de plusieurs années son aîné :

« Tout à fait par hasard, j'ai découvert une adresse qui m'a donné le vague souvenir d'un être bizarre dont le pantalon beige clair tranche un peu avec la casquette huileuse et dont l'esprit mêle un léger grain avec une étrange finesse. L'ensemble ne manque pas de chic et de charme. Connaitrais-tu cet homme ? Moi, je lui écris. Riquet m'a donné des nouvelles de votre voyage en « teuf-teuf » à la modique allure de 45 kilomètres à l'heure. Prends garde qu'il ne t'arrive rien. Trop de précautions sont parfois néfastes. Vilain zèbre ! Tu pourrais bien éviter de déposer les gens au sol. Riquet est resté la semaine dernière deux jours immobile. Depuis je ne sais pas comment il va.

À Arles tout est allé très bien. Jacquie, Monique, Robert, deux trois quatre ans, criaient, tombaient, hurlaient, se battaient, gémissaient mais ils étaient très sages. Papa, Gustave, Fifi[1] *vont très bien. J'ai une bonne épatante, âgée de cent et quelques années, j'ai découvert chez elle un brin poétique. Elle me disait l'autre jour « J'aime la neige. J'aime, c'est beau. J'aime l'océan en furie. J'aime, c'est beau. »*
Toi, tu n'en trouverais pas autant.

Jeudi, de deux heures à quatre heures et demie, j'ai pris ma première leçon de dessin avec Maître Poggoliez, grand artiste peintre. Dans un grand atelier, nous étions quatre : deux longues jeunes filles et un garçon à nez aplati, tous les quatre, un fusain à la main, devant un imposant chevalet, […] face à un magnifique bouquet de soucis. Le professeur, petit homme maigre, coiffé en vrai artiste, est très gentil. C'est un coin très chic, on bavarde beaucoup, on mange des bonbons.

Il fait un temps affreux, gris vent et pluie. Ah ! Le midi. Vive le Nord-Est-Ouest. Je ne rêve que danse. Les gens sont bêtes dans ce pays, ils ne dansent pas. Quant à toi, ne fais pas rêver les jeunes filles d'amour, ça pourrait cette fois mal tourner.

Ta grande sœur t'embrasse sur le front.

Miga »

Il y a des carnets entiers écrits par Miga. Elle écrivait tout le temps, elle était très productive. Quel dommage qu'elle n'ait jamais écrit le moindre livre. Je crois qu'elle a raté sa vocation. Tous ces papiers, toutes ces lettres, je les héritai de Bois-Colombes lorsque nous vidâmes la maison.

Je repense à une photo de Maman devant son miroir. Maman n'était pas jolie, elle était belle. C'est différent. Elle avait un visage agréable, mais un grand nez. En revanche, elle avait des yeux magnifiques. Des yeux bleus très très clairs, immenses. On ne pouvait pas dire qu'elle était jolie à proprement parler, son nez était un peu grand pour ça… Mais elle était belle. Oui, elle était belle.

---

[1] Femme de Gustave